



La famille Aouissi avec Héléne Cazalis (à droite) tutrice de Lilia (au centre).

Des tuteurs assurent un soutien scolaire aux familles défavorisées.

Héléne, la «grande sœur» qui aide Lilia, la lycéenne

Par **VÉRONIQUE SOULÉ**
Photo **FRÉDÉRIC STUCIN. MYOP**

«**S**i Lilia voulait devenir médecin, bien sûr je ne serai pas contre! Ce serait même ma fierté. On dirait alors: regardez, une fille d'immigrés, avec un père illettré en français...» Mohamed Aouissi est père de quatre enfants. Sa fille aînée Lilia, 16 ans, est en première S (scientifique). Il a beau assurer qu'elle choisira plus tard ce qu'elle veut faire, il place de grands espoirs en elle. «On compte bien que nos enfants feront mieux que nous», dit-il. Avec le père, sans emploi, et la mère Nadjetta, surveillante de cantine scolaire et animatrice le mercredi, la famille habite un trois pièces dans un HLM à

RÉCIT

deux pas du métro Barbès-Rochouart, à Paris. Les trois grands partagent une chambre, les parents occupent l'autre avec la petite dernière, Chahine, 6 ans et demi. Pour faire ses devoirs, Lilia s'installe sur la table de la salle à manger aux murs blancs décorés par de grandes photos de la famille – les enfants posant face à la caméra, les grands-parents en pèlerinage à La Mecque – et par un tableau avec un verset du Coran.

PRESSION. Nadjetta a apporté du thé à la menthe et un gâteau au chocolat sur la table basse du salon. Elle ne rate pas une réunion à l'école de chacun de ses enfants. Le second, Nourdine, l'inquiète un peu car il n'est pas assez accrocheur en classe. «Lilia nous a dit que

le bac, c'était dans la poche, glisse-t-elle, alors on fait confiance.» Toute menue, amaigrie après le ramadan, Lilia laisse dire ses parents, un brin amusée par leurs rêves de grandeur. Elle est plutôt préoccupée par ses difficultés en physique depuis la rentrée. Elle en a parlé à sa

Lilia et Héléne sortent ensemble une fois par mois et ont vu l'expo sur les Mayas, la pièce de Hossein, le film le Discours d'un roi...

professeure et veut aujourd'hui en discuter avec Héléne, sa «tutrice» de l'institut Télémaque, une fondation d'aide aux élèves de milieux défavorisés, qui la suit depuis 2005. «Ne t'inquiète pas, lui dit Héléne, nous allons réfléchir: on peut prévoir

des petits cours ou même envisager un passage en filière ES [économique et sociale, ndlr].» Comme le souligne une enquête de l'Afev (Association de la fondation étudiante pour la ville, qui suit des élèves dans les quartiers difficiles) diffusée le 21 septembre, toutes les familles ressentent aujourd'hui le poids de la pression scolaire, avec l'obsession de la réussite pour leurs enfants et la course aux diplômes perçus, à juste titre, comme la meilleure protection contre le chômage. Mais elles sont inégalement armées pour y faire face, les familles de milieux populaires se sentant souvent perdues devant l'institution scolaire, incapables d'aider leurs enfants,

exclus par avance des meilleurs établissements. Les familles des classes moyennes ou aisées, elles, grâce à leurs connaissances du système et à leurs réseaux, se débrouillent pour inscrire leurs enfants dans les «bons» établissements. Au moindre signe de fléchissement scolaire ou pour leur faire intégrer les «meilleures» filières, elles leur paient des petits cours pour lesquels elles bénéficient, en plus, d'avantages fiscaux. La France est l'une des championnes d'Europe du soutien scolaire privé – marché récemment estimé dans l'Hexagone à 2,2 milliards d'euros par un rapport européen.

TIMIDE. La famille Aouissi a eu la chance de croiser la route de l'institut Télémaque. En 2005, Lilia est en 5^e. C'est une élève motivée et studieuse. Le collège Clémenceau, où elle étudie, a noué un partenariat avec Télémaque et le CPE (conseiller principal d'éducation) lui propose de rejoindre le dispositif. «On a tout de suite dit oui. Avec Télémaque, on nous a expliqué que ma fille allait pouvoir avoir des petits cours, des livres et des abonnements gratuits à des journaux, faire des sorties», se souvient Nadjetta, qui a dû arrêter l'école en Algérie alors que ses frères continuaient.

Plus âgé, Mohamed n'a pas eu accès à l'école française, avant l'Indépendance. «C'est Dieu qui a mis sur le chemin de ma fille une grande sœur qui l'aide», dit-il à propos d'Héléne, permanente à Télémaque – généralement, les tuteurs sont issus d'entreprises participant au dispositif. Au début, Lilia traînait un peu les pieds: «Je ne comprenais pas trop l'intérêt.» Timide, elle parlait peu avec Héléne. Aujourd'hui, elles s'appellent régulièrement pour parler études et se voient pour discuter de tout – de l'orientation de Lilia ou de questions d'actualité. Elles sortent ensemble une fois par mois et ont vu la grande exposition sur les Mayas, la pièce de Robert Hossein sur l'affaire Seznec, le film *le Discours d'un roi*.

A deux reprises en juillet, Lilia est partie en séjour linguistique en Angleterre. En février, elle est allée aux sports d'hiver, avec cours le matin et ski l'après-midi. En août, elle a fait un stage d'une semaine de prérentrée, en maths et en physique. Pour chaque élève, Télémaque prévoit un budget annuel de 1500 euros. Lilia ne sait pas ce qu'elle veut faire plus tard – «peut-être dans les ressources humaines ou le commerce». Mais lorsqu'on lui demande ce que signifie pour elle réussir dans la vie, elle répond: «Ce n'est pas qu'une question de diplômes, réussir c'est être heureuse.»

REPÈRES

Selon un rapport du Sénat datant de 2007, un enfant de parents ouvriers ou de parents employés a sept fois moins de chances qu'un enfant de parents cadres supérieurs ou de parents d'enseignants d'accéder à un niveau d'études supérieures.

L'institut Télémaque, créé en 2005 est un des dispositifs visant à relancer l'ascenseur social. Financé par une quinzaine d'entreprises – Axa, EDF, HSBC, la SNCF, Total... –, il suit des collégiens et des lycéens ZEP, ainsi que des apprentis, à qui il fournit des tuteurs.

10%

C'est le taux de croissance annuel du secteur du soutien scolaire privé en France, selon un rapport publié en mai.

L'Afev, qui regroupe plus de 7000 étudiants suivant bénévolement des élèves des quartiers, a consacré le 21 septembre sa Journée du refus de l'échec scolaire aux «familles face à la pression scolaire», estimant que les milieux populaires étaient les grands perdants.